

BERNARD-MARIE KOLTÈS

# Le retour au désert

*suivi de*

Cent ans d'histoire de la famille Serpenoise



LES ÉDITIONS DE MINUIT

## I SOBH

1

*Mur qui entoure le jardin.  
Devant la porte d'entrée ouverte.  
Le petit matin.*

MAAME QUEULEU. — Aziz, entre, dépêche-toi. Il y a beaucoup de travail aujourd'hui, car Mathilde, la sœur de Monsieur, revient d'Algérie avec ses enfants. Il faut tout préparer et seule, je n'y arriverais pas.

AZIZ. — J'arrive, Maame Queuleu. Mais j'avais cru entendre des pas et des bruits de voix : et, à cette heure-ci, dans cette rue, cela m'a paru étrange.

MAAME QUEULEU. — Les rues sont dangereuses. Entre vite. Je n'aime pas laisser cette porte ouverte.

AZIZ. — هَادِ النَّهَارُ طَالَعُ مَا فِي بَأْنَشُ

*Entre Mathilde.*

MATHILDE. — عَلَاشُ غَادِي يَكُونُ نَهَارُ خَايِبُ ؟

AZIZ. — إِذَا كَانَتْ الْأُخْتُ حُمَارَةَ بُحَالٍ خُوَمَا ، بَأَيْنَةَ ..

MATHILDE. — أَنَا عَارَفْتَهَا مِشْ بِحَالِ خُوَمَا !

AZIZ. — وَكَيْفِ تَعْرِفَهَا ؟

MATHILDE. — أَنَا هِيَ خْتُو ...

*Entrent Fatima et Edouard, avec les valises.*

MAAME QUEULEU. — Entre, Aziz, ne traîne pas devant cette porte. (A Mathilde :) Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous cherchez ?

MATHILDE. — Laissez-moi passer, Maame Queuleu. C'est moi, Mathilde.

2

*Hall d'entrée ; grand escalier.*

MATHILDE. — Qui est cette vieille femme qui descend les escaliers ?

MAAME QUEULEU. — C'est Marthe.

MATHILDE. — Qui donc ?

MAAME QUEULEU. — Marthe, la sœur de Marie.

MATHILDE. — Que fait-elle ici, à cette heure et dans cette tenue ?

MAAME QUEULEU. — Mathilde, Mathilde, c'est la femme d'Adrien. Ayez pitié d'elle.

*Entre Adrien, en haut de l'escalier.*

ADRIEN. — Mathilde, ma sœur, te voici de nouveau dans notre bonne ville. Es-tu venue avec de bonnes intentions ? Car, maintenant que l'âge nous a calmés un peu, on pourrait tâcher de ne pas nous chamailler, pendant le court temps de ton séjour.

J'ai pris l'habitude de ne plus me chamailler pendant les quinze années de ton absence, et ce serait dur de s'y remettre.

MATHILDE. — Adrien, mon frère, mes intentions sont excellentes. Et si l'âge t'a calmé, j'en suis très contente : les choses seront plus simples pour le très long temps que je compte passer ici. Car moi, l'âge, au lieu de me calmer, m'a beaucoup énervée ; et entre ton calme et mon énervement, tout devrait bien se passer.

ADRIEN. — Tu as voulu fuir la guerre et, tout naturellement, tu es venue vers la maison où sont tes racines ; tu as bien fait. La guerre sera bientôt finie et bientôt tu pourras retourner en Algérie, au bon soleil de l'Algérie. Et ce temps d'incertitude dans laquelle nous sommes tous, tu l'auras traversé ici, dans la sécurité de cette maison.

MATHILDE. — Mes racines ? Quelles racines ? Je ne suis pas une salade ; j'ai des pieds et ils ne sont pas faits pour s'enfoncer dans le sol. Quant à cette guerre-là, mon cher Adrien, je m'en fiche. Je ne fuis aucune guerre ; je viens au contraire la porter ici, dans cette bonne ville, où j'ai quelques vieux comptes à régler. Et, si j'ai mis si longtemps à venir régler ici ces quelques comptes, c'est que trop de malheurs m'avaient rendue douce ; tandis qu'après quinze années sans malheur les souvenirs me sont revenus, et la rancune, et le visage de mes ennemis.

ADRIEN. — Des ennemis, ma sœur ? Toi ? Dans cette bonne ville ? L'éloignement a dû fortifier encore ton imagination, qui pourtant n'était pas faible ; et la solitude et le soleil brûlant de l'Algérie te brouiller la cervelle. Mais si, comme je le crois, tu es venue ici contempler ta part d'héritage pour repartir ensuite, eh bien, contemple, vois comme je m'en occupe bien, admire comme je l'ai embellie, cette maison, et, lorsque tu l'auras bien regardée, touchée, évaluée, nous préparerons ton départ.

MATHILDE. — Mais je ne suis pas venue pour repartir,